

Zotz

Marie Lefebvre

Numéro 146, septembre 2015

Le secret

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78883ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

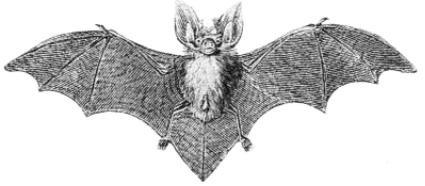
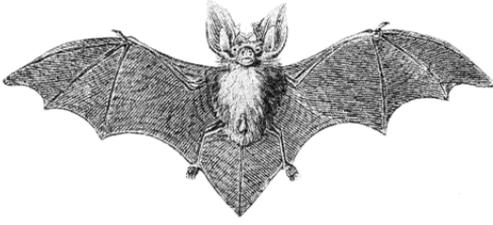
0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lefebvre, M. (2015). Zotz. *Moebius*, (146), 88–92.



MARIE LEFEBVRE

Zotz

L'enfant était allée jouer après le repas du soir, avec ses sœurs et les voisines. Elles s'étaient retrouvées comme d'habitude dans la cour attenante à la maison. Le soir tombait, il était peut-être 20 h. Le ciel était gris bleu, teinté de rose. Les fillettes avaient décidé de dépenser toute cette énergie dont elles débordaient : elles avaient quelque temps auparavant inventé un jeu de poursuite aux règles assez complexes. Les enfants désignaient par des négociations très serrées laquelle d'entre elles était ensorcelée. C'est elle qui aurait à courir dans le but de toucher une autre : son bras, sa taille, son dos. Ce contact, même léger, la libérerait de son mauvais sort puisqu'elle l'avait transmis à l'autre. Qu'arrivait-il une fois qu'une main rivale était parvenue à les toucher ? Devaient-elles poursuivre leur course à la recherche de la prochaine victime ? Devaient-elles s'immobiliser, se laisser tomber sur le sol ? L'herbe, en ces soirs de début d'été, était fraîche et humide, odorante. Les jeunes filles riaient, criaient, elles avaient trouvé un prétexte pour s'essouffler, et c'était bon. L'enfant était heureuse et confiante, remplie d'une force qui semblait inépuisable.

Était-ce les rires des fillettes surexcitées, ou les cris enjoués de ces enfants insouciantes, si insouciantes qu'elles avaient dû s'inventer des dangers, était-ce toute cette vie que chacune d'entre elles exsudait qui avaient fait peur aux bêtes, qui les avaient sorties de leur sommeil suspendu ? Une nuée de chauves-souris, venues d'on ne sait où, tachait désormais le ciel. Était-ce du grenier de la vieille maison victorienne où habitaient l'enfant et ses sœurs, la vieille maison mal entretenue, mais toujours debout et solide,

la vieille maison qu'on aurait cru vivante et chargée de mémoire, prête à raconter le siècle, était-ce d'elle, de ses corniches désassemblées que les chauves-souris s'étaient échappées? Ou peut-être que le voisin avait ouvert brusquement la porte de son garage en bois délabré et que les chauves-souris en étaient sorties? L'enfant les voyait fondre sur elle et ses compagnes de jeu. Leurs voletements erratiques faisaient craindre le pire des dangers. Elles venaient peut-être de découvrir un effrayant mystère que le reste du monde ignorait encore. Les chauves-souris semblaient hystériques. Elles volaient dans toutes les directions, comme si un choc fulgurant avait provoqué chez elles une grande panique. L'enfant entendait leurs battements d'ailes. Des claquements secs, pareils à ceux des draps à sécher sur la corde, par jour de grand vent. Curieusement, dans l'imprévisibilité des mouvements des chauves-souris, dans tous ces courts demi-tours, ces torsades, une forme sinusoïdale des plus énigmatiques se dessinait, une sorte de boucle, une forme magnifique, l'infinitude, comme si les bêtes monstrueuses enserraient l'espace et le temps. Tout cela se passa très rapidement. Certaines chauves-souris prenaient de l'altitude, d'autres frôlaient dangereusement les choses, comme aveugles et folles: le haut mur de ciment, les arbres, puis ce fut elle, l'enfant.

Une chauve-souris battait l'air en zigzaguant dans sa direction. L'enfant avait appris très tôt qu'il fallait faire confiance aux animaux, qu'ils étaient plus agiles et prenaient de meilleures décisions qu'elle. Pour éviter la collision, elle s'immobilisa donc complètement et se tut. La chauve-souris saurait l'esquiver. De tache noire, l'animal devint visible dans tous ses menaçants détails. Puis l'enfant fut touchée. Au visage, sous l'œil gauche. Elle n'était pas blessée, mais elle frémit de dégoût. Quelques secondes de silence. La cour était soudain redevenue calme, et toute l'ambiance du soir d'été aussi. Plus de battements d'ailes, ni d'agitation dans les feuilles. Ses sœurs et les voisines coururent vers elle, intriguées.

L'une de ses sœurs la regarda de plus près et avec plus d'attention que les autres. Elle lui dit que c'était très bizarre, qu'il fallait qu'elle voie ça, qu'elle avait sur la pommette

gauche une fine marque, une toute petite ligne de poussière noire. Ni égratignure, ni rougeur, encore moins du sang, qu'un trait poudreux gris noir. Était-ce du fusain, comme celui que gardait leur oncle dans le grenier de la maison qu'il avait transformé en atelier de dessin? L'enfant et ses sœurs connaissaient le fusain grâce à cet oncle, qui l'utilisait pour dessiner ce qu'il appelait des natures mortes. Cette expression troublait beaucoup la fillette. Elle pouvait facilement reconnaître les fruits que son oncle avait dessinés, mais ils semblaient vides, vides malgré leur galbe, vides de chair, de l'essentiel, ce n'était plus des fruits, ils n'en avaient que l'apparence. Ces natures mortes de fruits, ou de fleurs coupées dont la représentation sur papier excluait l'odeur déroutaient l'enfant, mais aussi ces autres dessins de corps nus féminins qui dégageaient une fausse pudeur, ces corps dont les courbes avaient été mises en relief par les traits répétés de fusain, les rendant alors plus larges et plus sombres. Qui étaient ces femmes, dont le portrait semblait avoir pris naissance du plus profond de l'ombre? L'enfant, elle en était certaine, ne les avait jamais croisées nulle part.

En tous cas, répéta sa sœur, elle devait vraiment voir cette ligne droite, presque parfaite avant de l'enlever. Dans la maison, dans le miroir, l'enfant vit son reflet à peine marqué. Un tout petit trait, comme celui de la soustraction. Ce signe, comme ceux des autres opérations, elle le traçait au crayon à mine dans son cahier d'exercices de mathématiques. Elle n'eut qu'à passer le bout de son index pour l'effacer. Plus rien n'y paraissait. Et pourtant, l'enfant savait que désormais, plus rien ne serait pareil. Entre elle et la chauve-souris, un pacte secret s'était établi. Elle n'avait pas pu échapper à son destin. Il était venu vers elle, avait laissé sur sa peau lisse sa marque, qu'elle avait rendue invisible d'un effleurement de doigt. À partir de ce moment, l'enfant sut. Elle sut qu'elle parlerait aux morts, qu'elle ne serait plus jamais ici ni tout à fait là-bas, qu'elle pourrait passer d'un monde à l'autre comme on passe de la cour au salon, et que ses meilleurs amis seraient dorénavant des esprits. Elle sut que la maison lui raconterait enfin le siècle et lui présenterait ses fantômes. Elle sut qu'une partie d'elle avait été emportée. Mais ce

n'était pas grave. Elle comprit intuitivement qu'il fallait cette perte pour renaître inspirée. Elle avait été frôlée par un animal divin. Elle ne connaissait rien de Zotz, capable de dérober les âmes. La sienne rappellerait désormais le crépuscule et la brume. Elle sut qu'elle ne rirait plus de bon cœur, ni ne pleurerait de colère. Elle serait engourdie, détachée de son corps, ballotant doucement dans un rêve perpétuel. Elle n'aurait plus de poids, se mouvant en un drôle de flottement. Mais ce n'était pas grave. Elle comprit intuitivement que le pouvoir de la création lui avait été donné, qu'un passage vers une dimension immense avait été ouvert. Elle ne connaissait rien de Zotz, capable d'amener à une nouvelle perception du monde. À partir de maintenant, les morts autant que les vivants appelleraient sa vigilance. Elle sentit aussi qu'elle ne disparaîtrait jamais, mais qu'elle errerait à l'infini. Elle ne dirait jamais rien de cela à ses sœurs qu'elle aimait tant, ce ne serait pas un don, ce devait être ainsi, c'était un secret entre elle et la bête.